

30. — CEUX DE L'ÉTRANGER

Padangpandjang¹ est une ville heureuse. J'y suis né et j'y ai vécu près de vingt ans. Et de fait, c'est une ville qui fait vivre. La pierre à chaux qu'on y trouve, fait vivre, et puis la rivière, le marché, et les voitures, et le train, bien que parfois il arrive aussi qu'ils vous écrasent et qu'on en meurt. Et puis il y a encore les nombreuses écoles, toutes pleines de vie, et tous les militaires, tous les agents de police, tous les bureaux.

La pluie y tombe en abondance; et elle aussi fait vivre. Elle fait vivre les rizières et les plantes. Et les rizières et les plantes font vivre les hommes. Il y a de nombreuses boutiques; et les boutiques aussi font vivre. Et les maisons, alignées le long de la route, abritent toute cette animation.

Pour autant que je sache, aucune des villes que j'ai vues, ne donne à vivre autant que ma ville natale. Ni Djakarta, ni Médan, ni Bandung², qui pourtant est aussi une ville de montagne. Dans toutes ces villes, on se tue à vivre. Et bien que comme partout, mourir c'est rendre l'âme, on peut y mourir parfois d'une façon bien terrible. Ma ville n'est pas non plus comme Dén Pasar³, située dans une île paradisiaque. Elle n'est paradis que pour les touristes; pour les veuves appauvries, elle est un enfer.

Dans ma ville natale, personne ne se tue à vivre. On y vit à son aise et on s'y promène les bras ballants. Tous les jours, de l'aube jusqu'à la nuit, on peut rester assis dans un café à jouer aux cartes et à boire un verre à crédit, sans que le propriétaire ne vous fasse grise mine.

L'eau y est abondante et où que l'on aille en visite, les femmes ou les jeunes filles s'empressent de vous préparer quelque chose à boire. Les eaux de ma ville natale ne sont pas traîtresses, comme celles du

(1) Située en plein centre du pays Minangkabau (Soumatra-Ouest); c'est la ville natale de A.A. Navis.

(2) Médan est la plus grande ville de Soumatra (plus de 450.000 h. en 1961), située sur la côte orientale. Bandung est la capitale du pays soundanais et le chef-lieu de la province de Java-Ouest (plus de 950.000 h. en 1961).

(3) Dén Pasar est la ville la plus importante de l'île de Bali.

Musi ou du Tjiliwung⁴. Elles ne causent pas d'inondations ni ne roulent de cadavres. Et si d'aventure quelqu'un se noie dans quelque ruisseau, c'est qu'il souffre d'épilepsie et toute la ville est en émoi.

Telle est ma ville natale, heureuse et pleine de vie. Je l'ai quittée depuis presque quinze ans, car le destin a voulu que j'aie vécu ailleurs.

Nombreux sont les gens qui l'ont quittée, mais ce n'en est pas moins une ville heureuse. Beaucoup s'y sont fait un nom (je ne parle pas du nom que l'on reçoit à sa naissance). Les *ulama** de tout l'ouest de Soumatra y ont fait leurs débuts⁵. Ils y ont commencé leurs études, puis leur nom s'est répandu à travers tout l'Archipel et ils sont devenus de grandes figures nationales. Pourtant, les habitants de ma ville natale ne se soucient pas de construire des monuments. Heureusement d'ailleurs, car, de nos jours, on fait des monuments, comme on imprime des pamphlets.

Ma ville natale est certainement une ville heureuse. Elle ne fait peut-être pas autant de progrès que les autres, mais elle en fait tout de même, bien qu'à pas lents. Ces temps derniers surtout, le nombre des « retours de l'étranger » a augmenté. Ces gens-là sont d'authentiques Indonésiens; ils sont nés dans ma ville natale, mais pendant un an ou deux, ils ont poursuivi leurs études à l'étranger. Maintenant ils rentrent. Bien sûr, autrefois aussi, il y avait beaucoup de gens à revenir de l'étranger, mais c'était pour la plupart des marins, ou des aventuriers, déçus par la vie, qui étaient allés en Malaisie. Parfois, leurs vagabondages les avaient menés jusqu'à la Mekke et, à leur retour, ils portaient le turban; ceux-là, il va sans dire, n'ont guère laissé d'empreinte sur ma ville natale. Ils étaient partis sans but spécial; seuls quelques-uns d'entre eux, partis à l'étranger pour s'instruire, étaient revenus versés dans la lecture des sourates et des *hadîth*⁶ et étaient devenus des maîtres, connus de tout l'Archipel.

Mais depuis que nos grands chefs ne sont plus produits à l'étranger, mais à Djakarta même, dans le sein des partis, ceux qui reviennent de l'étranger ont fait naître un autre genre d'espoir. Un espoir né du désir d'obtenir une connaissance pratique qui puisse subvenir aux besoins d'un mode de vie entièrement nouveau. De ces étrangers qui viennent de rentrer, ma ville natale attend quelque haut fait, un haut fait qui soit aussi glorieux que ceux d'autrefois, bien que d'un genre différent.

Mais cet espoir est-il comblé, lorsqu'ils reviennent ?

Je ne connais à vrai dire que l'exemple de mon cousin. C'est un original et son aventure me fait sourire.

(4) Le Musi est le nom du fleuve qui passe à Palembang (Soumatra-Sud); le Tjiliwung est le cours d'eau qui passe à Djakarta.

(5) Depuis le début du XIX^e siècle au moins (guerre des Padri en 1830), le Pays Minangkabau est un centre de réflexion religieuse intense; les écoles de Padang Pandjang sont célèbres.

(6) Recueil des traditions relatives aux paroles et aux actes du Prophète Muhammad. Six recueils sont considérés comme authentiques.

La voici :

Connaissez-vous Bahrum ? Bahrum, le fils de la mère Djaja, qui tient boutique à côté de la gare ? Vous savez peut-être qu'il est allé en Europe. Il avait obtenu une bourse pour cinq ans. Bien qu'il fût absent, et bien loin d'ici, il continuait d'être l'objet de nos conversations et de nos rêves d'avenir. Nous aussi étions fiers de son séjour en Europe. C'était normal, après tout ; il était notre camarade, il avait grandi avec nous ; c'était un ami intime avec qui nous avons vécu la période de transition⁷. Quand l'un de nous recevait une lettre de lui, il la gardait des jours entiers dans sa poche. Où qu'il aille, il avait cette lettre sur lui, tel un fétiche sacré et il la montrait à tout un chacun. On finissait par nous admirer et même par nous envier, uniquement parce que nous avons un camarade à l'étranger. Nous en étions très fiers.

Un jour pourtant, cette gloire s'évanouit ; comme fond la neige sur les montagnes, quand arrivent les chaleurs. Nous ne pouvions plus nous enorgueillir d'avoir un « étranger » comme ami. Notre belle neige n'était plus que l'eau croupissante d'un marais et nous n'avions plus le courage de montrer les lettres qu'il nous écrivait. Le soleil qui déparait ainsi la montagne de notre gloire, était un étudiant qui, lui, revenait de l'étranger. Il avait passé un an en Amérique, et n'était pas de nos amis. Mais il était tout de même natif de notre ville.

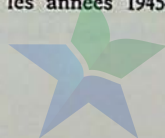
Il était très chic. Ses habits étaient tout de laine et il portait des nœuds-papillon qu'il changeait tous les jours. Il avait un chapeau et un grand manteau et, sur son épaule, passait la bretelle d'un petit appareil photo. Il marchait à pas comptés, et chaque pas était accompagné d'un hochement de tête. En lui voyant si belle allure, nous étions comme des poussins qui pépient sous l'aile de leur mère, quand l'aigle apparaît dans les airs. Quand nous étions en groupe et qu'il passait près de nous, nos éclats de rire s'étouffaient et, sans le vouloir, nous laissions pendre la tête, comme si c'était l'ange de la mort qui nous frôlait. Mais nous le suivions du coin de l'œil et notre envie l'accompagnait.

Chaque soir et chaque matin, il passait à heures fixes aux endroits où il y avait beaucoup de monde. Son père l'escortait par derrière. Et le père aussi hochait la tête à chaque pas. Quand il rencontrait quelqu'un de connaissance, il le saluait toujours d'un sourire et lui présentait son fils : « Mon fils. De l'étranger ; retour d'Amérique... »

Puis ils s'en allaient, laissant les gens stupéfaits.

Ce qui nous vexait surtout, c'était de voir que nos petites amies parlaient de cet Américain chaque fois qu'elles ouvraient la bouche. Leurs louanges n'étaient plus pour Dieu, mais pour lui seul. Et cela signifiait que tous les blâmes, toutes les critiques étaient pour nous, pour nous autres qui, d'année en année, durant toute notre jeunesse,

(7) *Masa darurat* ; on désigne ainsi les années 1945-1949, durant lesquelles le pouvoir républicain s'instaura peu à peu.



n'avions su que nous scléroser en tournant autour des fourneaux de nos mamans.

Lorsqu'on apprit que l'Américain cherchait à se marier, ceux de mes caramades qui avaient de jolies amies s'inquiétèrent. Toutes les filles n'avaient plus de passion que pour la poudre et le rouge. Elles arboraient des robes toutes neuves, et s'en allaient souvent à la promenade. Quelle insolence, quand elles nous rencontraient ! Elles ne voulaient plus nous adresser la parole, encore moins marcher à nos côtés. Même si nous passions près d'elles tout à fait par hasard. Nous savions bien l'idée qu'elles avaient derrière la tête ; elles voulaient évidemment faire en sorte que l'Américain ne les crût point déjà engagées. Et s'il passait devant leur maison, elles sortaient toutes, allaient même parfois jusqu'à la porte du jardin, et d'une voix aussi douce que du sirop, l'invitaient à entrer : « Arrête-toi donc un peu ! »

Notre vie s'en trouvait toute désorganisée. Nous étions comme des poissons dont on vient de droguer l'étang avec de la chaux. Il ne savait plus parler sa langue maternelle et ne s'exprimait plus qu'en indonésien⁸ ; même quand il s'adressait aux vieilles gens du quartier. Parfois il y mêlait même des mots anglais : « You ! Come on ! » ou encore, « Okay, boy ! » Aux vieux aussi, il disait souvent : « Okay boy ! » Fichtre ! Quel type extraordinaire ! Quel aplomb !

Puis un beau jour, un nouveau soleil apparut. Et l'Américain qui était pour nous la neige de la plus haute montagne, fondit à son tour. Tel du pus, qui s'écoule d'une oreille. Ce nouveau soleil était un autre « étranger » qui, lui, revenait d'Europe. Il y avait passé deux ans, donc plus longtemps.

Vous vous dites sans doute qu'il était encore plus chic de sa personne ? Il l'était, en effet. En plus de tout ce que l'Américain avait ramené, il rapportait aussi un scooter, de marque Lambretta. Suivant l'exemple de son prédécesseur que son père escortait toujours, il faisait rugir son scooter chaque soir et chaque matin, et ce rugissement anéantissait toute l'admiration qu'on avait pu éprouver naguère pour l'Américain. Outre la cravate, le chapeau et le manteau, il portait aussi des gants, des gants blancs. Il ne les ôtait que pour donner la main aux jeunes filles. Je pensais que c'était pour pouvoir apprécier la douceur de la main qu'on lui tendait, mais il nous expliqua par la suite que c'était pour observer l'étiquette.

Vous vous dites sans doute qu'il était deux fois plus orgueilleux. Eh bien ! pas du tout. Il était d'une modestie extrême. A un point tel qu'il s'abaissait volontiers et qu'on aurait presque pu le piétiner. Évidemment, son humilité n'avait pas pour but de faire que nous lui marchions dessus.

Il devint notre ami. Il aimait venir au café où nous passions les

(8) C'est-à-dire que la langue parlée couramment à cette époque, même par les jeunes, était le Minangkabau. Cette langue locale est encore très vivante et depuis quelques années on assiste même à un renouveau de la littérature Minang.

soirées et s'entretenait avec nous de choses et d'autres. Pour lui, il eût mieux valu pouvoir garder les yeux fermés. Dès qu'il remarquait une de nos habitudes, il disait : « Ce n'est pas comme en Europe. »

Voyait-il quelque route impraticable, il disait : « Ce n'est pas comme en Europe. » Y avait-il abondance de mouches, les gens se bousculaient-ils pour monter dans le train ou pour acheter des billets de cinéma, il disait : « Ce n'est pas comme en Europe. » Voyait-il des enfants s'amuser tout nus sous la pluie, il disait encore : « Ce n'est pas comme en Europe. » Il comparait absolument tout à l'Europe. Mais ce genre de sujet ne nous intéressait guère. Nous préférions de beaucoup qu'il nous parle des Européennes. Ses récits éveillaient alors en chacun de nous le désir de partir à notre tour...

Savez-vous ce qu'il nous racontait ? Qu'il était allé en Scandinavie et que là-bas, on pouvait embrasser les filles comme on voulait. Et il ajoutait en chuchotant :

« Savez-vous que dans ce pays-là, il n'y a pas une fille qui soit vierge ? »

— Tiens ! Alors, il n'y aurait que les filles d'ici à naître comme ça ? avons-nous demandé avec surprise.

— Non ! Ce n'est pas ça ! Je voulais dire qu'elles en font bien volontiers le sacrifice, expliquait-il avec sérieux.

— Comment le sais-tu ? » avons-nous demandé, curieux.

Et comme il ne nous répondait que par un sourire, nous avons insisté :

« As-tu déjà essayé ? »

Il a ri à nouveau, mais toujours sans répondre. Puis il a parlé des jeunes Hollandaises, puis des Parisiennes, puis des Romaines qui étaient encore différentes. Et tous ces récits nous faisaient venir l'eau à la bouche...

« A Marseille, on peut louer une chambre d'hôtel pour mille liras par nuit. Avec une femme pour coucher avec. »

— Ça alors ! Mille pour une nuit ? nous sommes-nous écriés.

— A Djakarta, pour cent roupies c'est déjà formidable, a fait remarquer l'un de nous.

— Oui mais, mille liras équivalent à dix roupies seulement, a-t-il expliqué. Et je vous garantis que c'est une vraie Gina ! »

Nous aimions beaucoup écouter ce genre d'histoires, qui finissaient toujours par devenir très, très intéressantes. Beaucoup plus intéressantes que toutes ces histoires soit-disant pornographiques dont la police interdit la distribution.

Cependant, notre ami l'Européen était excessivement avare. Chaque fois que nous nous réunissions au café, c'était comme si payer lui était interdit par sa religion. C'était toujours sur nous que cela retombait. Nous aimions bien le rencontrer quand même. Non seulement parce que ces récits nous donnaient envie d'en savoir davantage, mais parce qu'il était toujours très empressé avec nous. Quand l'un de nous faisait mine de vouloir fumer une cigarette, il se précipitait, en sortait une des

siennes et la présentait très civilement; puis il prenait ses allumettes, en grattait une et nous la présentait.

Et quand c'était nous qui lui en offrions une et qui la lui allumions, il nous remerciait toujours en inclinant la tête. Il disait que c'était comme cela que l'on faisait en Europe.

Ma façon de faire à moi était très incorrecte. Quand j'avais envie de fumer une de ses cigarettes, je lui disais tout simplement :

« Sim, je veux fumer.

— Bien sûr », faisait-il. Et tout de suite il m'en présentait une avec du feu.

« Merci bien », disais-je en tâchant d'imiter le ton de sa voix et ses gestes.

Les autres qui me voyaient procéder ainsi trop souvent, en firent autant, et l'Européen dut prendre le pli de nous offrir des cigarettes et de nous les allumer. Pourtant, entre nous, nous continuions comme par le passé à nous servir tout seuls et à craquer nous-mêmes nos allumettes. Il a fini par comprendre que l'étiquette européenne n'était chez nous qu'un vernis et que nous nous jouions de lui. Il a cessé ses façons de faire et il est redevenu un vrai fils du Minangkabau. Et finie la vie de roi avec un préposé aux cigarettes...

Quand il parlait avec nous, il restait toujours calme et jamais ne s'emballait. Il prononçait les mots un par un et ne nous coupait pas la parole. S'il voulait intervenir, il disait toujours : « Un moment. Puis-je t'interrompre ? » Ou parfois : « Pardon. Je voudrais dire quelque chose. »

Là encore, c'était moi qui faisais l'insolent en imitant son débit. Tous les autres se mirent à faire comme moi. Nous parlions en détachant les mots et très lentement. Et quand nous voulions couper la parole à quelqu'un, nous disions : « Un moment. Puis-je t'interrompre ? » Ou encore : « Pardon. Je voudrais dire quelque chose. » Cependant, nous ne le faisons qu'en sa présence, car, entre nous, c'était comme toujours, à qui crierait le plus fort pour se faire entendre et s'imposer. Là encore, notre ami finit par comprendre que nous nous moquions de lui et il est redevenu un vrai Malais...

Un jour, il nous a annoncé qu'il s'était vengé sur les Hollandais de tout ce que notre peuple avait souffert.

« Comment cela ? » avons-nous demandé d'une seule voix.

« J'ai réprimandé un Hollandais dans son propre pays. Je lui ai donné des ordres comme à un domestique... Emporte-moi ça ! Enlève-moi ça ! lui ai-je dit en lui faisant les gros yeux et en lui indiquant les objets de la main gauche⁹. » Et il imitait les gestes d'un maître qui houspille son serviteur.

« Qui donc as-tu malmené de la sorte ? Juliana elle aussi ? » lui avons-nous demandé.

(9) Ce qui est le comble de l'insolence en Indonésie, où l'on apprend aux enfants, dès leur plus tendre enfance, à utiliser la main droite (*tangan manis*) pour montrer, donner ou recevoir un objet quelconque.

Cette question lui coupa la parole. Il roulait des yeux, interdit.

« C'étaient des serviteurs, non ? fit remarquer l'un d'entre nous.

— Serviteur ou non, c'était un Hollandais ! dit un autre.

— Les Hollandais n'ont-ils pas malmené un de nos ministres du temps où celui-ci n'était encore que garçon de courses ? » ajouta un troisième.

Et la conversation s'acheva dans l'hilarité générale. Notre Européen de deux ans a fini par ne plus rien dire du tout et, depuis ce temps-là, il n'a plus été question pour nous de nous régaler avec des histoires européennes.

Nous commençons pourtant à nous poser des questions. De quoi aurait l'air ce Bahrum lorsqu'il rentrerait ? Nous savions bien maintenant à quoi ressemblait celui qui avait passé un ou deux ans à l'étranger. Mais Bahrum, lui, y serait resté cinq années. Si, dans ses manières, il n'était pas cinq fois plus formidable que l'Américain, il devait l'être au moins deux fois plus que l'Européen.

Et nos conversations roulaient toutes sur notre ami. De ces lettres, cependant, nous ne reparlions plus. Car nous trouvions qu'elles étaient sans aucun intérêt : un cours de géographie pour écolier, rien de plus ! Quant à ses histoires de femmes, l'Européen de deux ans en avait raconté de bien meilleures. Nous tâchions d'imaginer quelles seraient ses façons d'agir, et plus approchait la date de son retour, plus nous parlions de lui.

En ce qui concernait Diah, sa fiancée, nous étions tous du même avis. Elle avait déjà 28 ans, et l'attendait toujours. Elle avait terriblement maigri, mais son teint s'était éclairci, parce qu'elle ne se promenait plus guère au soleil et qu'elle se mettait une épaisse couche de poudre. Ses connaissances aussi s'étaient accrues. Elle avait suivi toutes espèces de cours, des cours de couture, de raccommodage et de broderie ; elle avait appris la technique des arrangements de fleurs et celle des soins de beauté. A en croire ce qu'on disait, elle était experte dans tous les genres de cuisine, depuis celle d'Occident jusqu'à celle d'Extrême-Orient, en passant par celle des Indes. Son but était évidemment d'être la sirène de Bahrum. Mais la malheureuse n'était pas au courant : la sirène de Bahrum dansait nue, devant toute une salle, là-bas, en Europe. Il va sans dire que Diah n'avait jamais reçu de lettre mentionnant l'histoire de cette sirène-là...

Et Bahrum finit par arriver. Toutes nos conjectures apparurent bientôt comme sans fondements. Toutes sauf une, à savoir que Diah avait eu bien tort d'attendre ainsi jusqu'à 28 ans. A peine débarqué du bateau, Bahrum avait rencontré les yeux de Diah qui lui avaient confié toute leur faim d'amour. Mais tout ce qu'il avait trouvé à lui dire, c'était : « Hello ! Diah ! »

Mais, ce point mis à part, Bahrum était revenu tel qu'il était parti. Bien sûr, il avait lui aussi des vêtements en lainage, mais un lainage grossier. Ses chaussettes étaient usées, aussi usées que ses souliers

étaient éculés. Et son cœur était toujours le cœur du Bahrum d'autrefois. Une petite différence cependant, dans sa façon de parler. Il avait évidemment rapporté quelque chose de l'étiquette européenne, et outre ce quelque chose, un scooter, un piano, un pick-up et un magnétophone. Il n'avait pas oublié non plus la machine à écrire et l'appareil photo.

Il était modeste et n'affichait pas de grands airs, parce qu'il était artiste, je pense. Il avait étudié la musique là-bas, et tout spécialement le violon. Et nous étions sûrs qu'il était de la classe d'un Jascha Heifetz ou d'un Jehudi Menuhin. Avant de partir déjà, il disait souvent qu'il était le Jascha Heifetz de l'Indonésie.

Il va de soi que nous aurions beaucoup aimé pouvoir apprécier sa façon de jouer du violon, voir comment les doigts de sa main gauche danseraient sur les cordes, savoir s'ils s'agitieraient aussi vite que la langue d'un serpent assoiffé. Son violon était magnifique, d'un bois qui avait 300 ans d'âge.

Un jour donc, quand les visites dont il était l'objet se furent un peu espacées, nous sommes allés le trouver, non pas pour entendre des histoires sur l'étranger, car elles sont au fond toujours les mêmes, quel que soit celui qui les raconte, mais simplement pour l'écouter jouer du violon.

« Allez, Rum ! joue-nous quelque chose ! avons-nous dit. Nous avons grande envie de t'entendre ! »

Il eut un sourire, mais nous dûmes encore insister à plusieurs reprises avant qu'il consente à passer dans sa chambre. Nous pensions évidemment qu'il était allé quérir son violon, et nous en étions déjà tout réjouis. Mais lorsqu'il revint, il ne tenait que le magnétophone ; lorsqu'il le fit marcher, nous entendîmes le son d'un violon accompagné d'un piano. Nous écoutions avec le plus grand sérieux, mais il n'en sortait qu'un bruit criard, auquel nous ne comprenions rien et dont nous ne ressentions pas la beauté.

« C'est toi qui joues ? demanda l'un d'entre nous.

— C'est toi aussi qui joues du piano ? » demanda un autre.

Il sourit de nouveau, et son sourire était celui d'un maître qui sait que ses élèves sont en train de poser des questions pour dissimuler leur bêtise. Puis il dit :

« Comment pourrait-on jouer du violon et du piano à la fois ?

— On dit que Les Paul en est capable. Il joue en même temps de la guitare, de la guitare électrique et de la contrebasse, tandis que sa femme chante quatre voix à la fois¹⁰. Pourquoi lui est-il capable, et pas toi ? avons-nous insisté.

— C'est une demoiselle qui joue au piano, nous a-t-il répondu.

— Ta fiancée, peut-être ? » avons-nous demandé pour le taquiner.

Et il a cligné de l'œil.

(10) Allusion à un disque qui avait un grand succès à l'époque ; par une sorte de tour de force technique, sept enregistrements successifs (trois instruments et quatre voix) avaient été synchronisés et pressés en même temps.

Puis il nous a raconté tous les projets qu'il comptait réaliser avec les instruments qu'il avait rapportés :

« Je veux faire une étude de nos chansons régionales. Nos chansons ne sont pas moins belles que les chansons populaires d'Europe. »

Puis il nous a parlé très longuement de ce projet qu'il avait médité depuis longtemps, lorsqu'il était à l'étranger. Il parlait aussi des chansons des Maures d'Espagne, des polkas d'Europe orientale, puis il en venait à la musique des Noirs qui avaient pénétré l'âme des jeunes du monde entier. Et nous, nous hochions la tête et l'écoutions bouche bée.

« Le piano que j'ai apporté, c'est pour récrire les chansons que j'aurai étudiées. Le magnétophone, c'est pour enregistrer les chansons originelles dans les villages. L'appareil de photo pour me faire une photothèque. La machine à écrire, c'est bien sûr pour taper les résultats de mes études scientifiques sur la musique régionale. Et le pick-up pour améliorer le niveau de nos musiciens d'ici ! »

Mais quels que fussent les projets d'avenir qu'il nous exposait ainsi avec tant de ferveur, nous étions toujours très curieux de savoir comment il jouait du violon, après cinq années passées en Europe à exercer ses doigts. Notre curiosité ne faisait que croître et embellir, et finalement nous lui avons demandé à nouveau de jouer de son violon vieux de 300 ans. Lorsqu'il a vu qu'il ne pouvait pas tergiverser plus longtemps, il a fini par se mettre à jouer. Mais c'était le même bruit criard que celui qui était sorti du magnétophone tout à l'heure. Aussi lui avons-nous demandé de jouer l'air des Nautoniers, qui nous touchait davantage. Nous pensions qu'il saurait le jouer d'une façon plus agréable et plus plaisante. N'avait-il pas passé cinq années à s'exercer à l'Académie de Musique ? Mais quand il eut fini :

« Si c'est ça, tout ce dont tu es capable, lui avons-nous dit, le grand-père Taik est bien digne d'aller enseigner le violon en Europe ! »

Nous étions vraiment très étonnés d'entendre notre « étranger » jouer aussi gauchement un air de ses ancêtres. A quoi bon faire cinq ans d'études en Europe ? Mieux aurait valu que le Gouvernement utilise l'argent ainsi dépensé pour lutter contre le paupérisme !

Il paraît que nos commentaires l'ont vexé et jusqu'à aujourd'hui, nous ne l'avons plus jamais entendu réjouer.

Depuis, nous l'avons rarement rencontré ; il était très occupé, paraît-il. A tout bout de champ, il allait au bureau du Gouvernement à Bukittinggi ; au début nous avons cru qu'il cherchait un emploi et nous nous demandions, comment un violoniste pouvait bien chercher à travailler dans un bureau. Mais il était en fait, en train de projeter la création d'une École de Musique. Les autorités avaient déjà donné leur accord définitif et l'avaient chargé de mettre le projet au point. Il y passait ses journées et ses nuits, au point d'en maigrir et d'en perdre la santé. Quand il eut fini, il soumit son rapport à qui de droit.

« Qu'est-ce que c'est que ce programme ? demanda le fonctionnaire préposé. Où est le budget des fonctionnaires ? Où est le budget pour la

construction du bâtiment ? Comment peut-on créer une école, s'il n'y a pas de bâtiment pour l'installer ?

— Ce n'est pas le bâtiment qui importe, mais le programme des cours, protesta Bahrum.

— Une école c'est un bâtiment, n'est-ce pas ? riposta le fonctionnaire qui ne voulait pas céder. Ce programme ne vaut rien ! »

Il a donc cessé de se frotter aux bureaux de l'administration ; son visage s'est fermé et son cœur s'est empli de rancune. A plus forte raison quand les autorités lui ont envoyé lettre sur lettre, pour qu'il entre dans la Fonction publique, comme il s'y était engagé avant de partir pour l'étranger.

« Ça m'est égal, qu'on me mette en prison ! » grommelait-il. Et à nous, il demandait :

« Si je vends tous les appareils que j'ai rapportés, quel prix pourrai-je en tirer ?

— Le piano et le pick-up ? » demandions-nous, à la fois surpris et pleins d'espoirs ; et nous étions tout disposés à l'aider à s'en débarasser, car le marché noir était une de nos spécialités.

« Je vends tout, précisait-il.

— Le violon aussi ? demandions-nous.

— Oui, le violon aussi. »

Alors notre étonnement a augmenté et nous lui avons demandé :

« Mais qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Je vais acheter des terres. Je veux devenir paysan. Cela vaut mieux. »

Ça alors, pensions-nous, il a fait ses études de musique pendant de longues années, et en Europe, et voilà qu'il veut se faire paysan !

Depuis lors, il n'a fait que déverser ses plaintes et sa mauvaise humeur à tout le monde, imitant en cela l'Américain qui se plaignait chaque jour de ne pas pouvoir danser, et l'Européen de deux ans qui se plaignait également de ne pas avoir d'argent. Après les plaintes, les critiques, les injures...

Nous ne comprenions pas comment ils avaient pu en venir là. Il y a pourtant un vieux proverbe qui dit : « Si tu veux connaître le charme de ton pays natal, quitte-le ! » Mais il se peut que les gens qui ont fait ce proverbe, se soient trompés. Car « quitter le pays », autrefois, cela ne signifiait pas encore « aller à l'étranger ».

Et finalement, tous ceux qui ont fait leurs études à l'étranger, ont quitté le pays. Ils ne sont pas partis comme les Hollandais et les Japonais qui, eux, étaient de vrais étrangers, et qui sont partis, le cœur triste de quitter notre Indonésie prospère et tranquille. Ces « étrangers » de chez nous s'en sont allés, poussés par la rancune et maudissant leur pays natal. N'est-ce pas là une chose bien étrange ?

Après avoir étudié l'agriculture en Amérique, notre Américain travaille maintenant dans un bureau. Il écrit des rapports dans un ministère ; et avant de partir pour ce ministère, il a affermé les rizières de ses parents. Bahrum, lui, qui a étudié les beaux-arts, préfère être

paysan. Quant à Kasim, il a trouvé une autre solution; comme il a étudié les arts graphiques en Europe, il travaille à présent à Kebajoran ¹¹, dans l'imprimerie de la Monnaie. Quant à l'imprimerie que possédaient ses parents, il a accepté que d'autres y mettent les pieds. Mais soit, quand il aura appris à imprimer beaucoup de billets de banque, il ne se plaindra sûrement plus de manquer d'argent.

Et vous, qu'en pensez-vous ? Ne sont-ils pas étranges, ces étrangers de chez nous ?

(11) Quartier résidentiel moderne, édifié au sud de Djakarta, à partir des années 1930.



